

Depuis peu, Mickelli, où son père, lui aussi fut un adolescent. Il avait quinze ans. Un moment bien heureux s'est effacé d'un temps passé, mais il reste en mémoire... Des années formidables qu'il ne pourra oublier. Ils n'ont jamais cessé de le soutenir tout au long de son existence. Avec eux, il se sentait bien. Ils ne l'ont jamais exclu.

Il ne sait ce que cela signifie pour d'autres, le mot chasse, il sait ce qu'il va être pour lui : une action de chasse. Mais entendons-nous bien, Mickelli, entendons-nous bien une fois pour toutes sur ce terme, " la chasse."

Il invoque, pour lui, une passion, un lien direct avec la Nature, un isolement en plein cœur de la montagne, une sérénité indispensable pour un équilibre profond. Lorsqu'il l'emploie, il ressent à la fois, une impression d'énergie et de sensation forte, à juste titre, seulement sur l'action de chasser, il ne s'agira jamais sous sa dactylographie de permettre ce noble vocable à l'action pitoyable de fusiller à bout portant et d'abattre, par gibiers entiers, un solitaire sans défense, et qu'ils n'aient même pas l'honneur du mérite.

Car la chasse, c'est surtout le plaisir des partages, d'être aux aguets, de courir le danger et d'atteindre le gibier, c'est avant tout et au-dessus de tout le bonheur de s'exalter au cœur de la nature.

Les chasseurs furent prêts, la fusillade partit à très courte distance, abattu de sang-froid, le gibier sans défense tomba à terre. Et, en dépit du bon sens, ils auront droits aux partages.

Ils y songent, les paysans des villages, le boulanger, le dentiste, le docteur, le facteur, le charcutier, l'épicier, l'ouvrier, le maire, chez qui n'est pas entièrement enviée la terre précieuse de l'hérédité. Ils sont envoûtés par les plantes forte du maquis, de l'arôme de l'herbe fraîchement dévorée par les chevaux, de la senteur des feuilles de châtaigniers trempées de pluie, par le rappel pénétrant du parfum du vent du sud caressant au passage les fougères du fleuve, et par celle de la fragrance raffinée des fleurs sauvages qu'ils aplatirent en marchant, ce dimanche matin, en laissant des traces verts sombre de pas derrière eux.

Oui, c'est tout cela qui envoûte les braconniers de la nature, dont l'esprit est resté un esprit de chasseur, de pêcheur, de maquisard, de tireur. J'espère qu'il en sera de même pour Mickelli, et qu'il gardera au fond du cœur une forte inclination qui ne disparaîtra jamais, ce goût inné de l'univers et de l'indépendance, inséparable de celui de l'espace et de la liberté.

C'est pour cela que je me suis éprise à décrire ces souvenirs d'un temps passé, où il fut un adolescent heureux.

Il avait quinze ans déjà, et avec son père, tous deux formèrent, un duo de vrais chasseurs ; je peux vous dire que leurs joies sautaient aux yeux et avec des sourires aux lèvres pour cette passion de chasse. Ce fut une histoire sans parole ou presque, sans bruit à attendre, et soudainement, un bruissement dans les feuilles mortes se dressaient face à eux, leurs gorges se serraient, une petite peur s'installa dans le cœur de Mickelli, soudain, un coup de fusil éclata.

D'où venait ce coup de fusil, ce coup dont ils étaient inconscients du risque qu'ils courraient ? Ils venaient de réalisés le vrai danger, tous deux, inséparables, hardis chasseurs de maquis et de montagne, dont la tradition mythiques de la chasse leur avait été communiquée oralement par leur père, le soir, au coin du feu, malgré l'averse et le

froid qui persistait, se consumaient très lentement les grosses bûches rougeoyantes.

Tandis qu'ils évoquèrent leurs souvenirs, leurs visages se ressemblaient au regard exubérant, leurs cheveux noirs gris tirés dégageaient bien leurs visages. Leurs silhouettes dynamiques circulaient devant eux. Les femmes portaient des foulards noirs sur la tête, vêtues également de robes longues. Les hommes portaient des guêtres très grandes, des sangles largement serrés avec des cartouchières, des fusils en bandoulières et d'un large couteau de chasse pendu à leur ceinture, à la tradition corse.

Ce fut l'époque où les hommes utilisèrent des armes à feu ayant de la poudre. Ils versèrent donc dans chacun des deux canons une bonne mesure de poudre, puis, ils enfoncèrent un bâton rigide dont un maximum de papiers bien serré et tassé avec une grande énergie, puis faisant couler par-dessus la ration convenable de plombs, bourrer encore une fois le tout. Prêt à tirer !

Les procédés promptement menés demandaient cinq bonnes minutes pour chacun des canons. En somme, dix minutes étaient nécessaires afin qu'ils puissent reprendre à nouveau la chasse. Cela représentait pour le gibier la plus précieuse des reproductions. Il y a cinq sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, auquel s'ajoute le risque, car sans exception, puisque pris au piège, entre l'œil de Mickelli et du gros sanglier, pesant ainsi le pour et le contre à cette rencontre fortement fortuite.

A l'époque, les hommes consacraient plus de temps à la chasse, où poils et plumes se multipliaient sans inquiétude, où seul notre commune comptait un ou deux permis de chasse. Mickelli, lui, n'a pas encore le permis, mais cela ne saurait tarder. C'est un moment propice pour Mickelli où la caille et la perdrix se voisinent, au pied de la montagne.

Bastelica, pays de Sampiero Corso, et toute la vallée du Prunelli, creusant la terre « en un rien de temps » le parfum des plantes sauvages l'envahi, où sous son regard attentif se pris de passion pour cette merveilleuse nature.

Ils habitent alors, durant les vacances d'été, une très vieille maison en pierre dans la haute vallée du Prunelli. C'est une demeure très ancienne qui remonte à l'histoire de Sampiero Corso, et de sa première guerre d'indépendance contre Gênes. Il est vrai que ce preux chevalier attachait beaucoup d'importance à sa demeure qui avait été raser à Bastelica. Cela avait marqué sa vie. Il avait quand même gardé une impression ineffaçable de mémoire d'homme, la plaie. Pour lui, cela resterait jusqu'au moment où il fut assassiné de sang-froid, la plaie profonde.

Mickelli errait, partant de Bastelica, au pied du Monte Renosu, à quelques 30 km au nord d'Ajaccio, à perte de vue. Site enchanteur pour les chasseurs du maquis, partisans sereins, en très peu de temps.

Apercevant distinctement à sa droite, le village de Bastelica. Une petite commune pittoresque, l'extérieur des maisons sont authentifiées et d'une manière générale, chacun des côtés d'un solide bâti avait préservé ses authentiques traditions. L'extérieur était fait en pierres, les pièces des logements étaient toutes séparées. Les toits pentus couverts de tuiles romaines s'harmonisant parfaitement avec la pierre grise des maisons anciennes.

Les balcons et les jardins garnis de fleurs variées et surtout prédominant, une vue typique de la haute vallée du Prunelli, qui de toute évidence, vous avez compris, c'est Bastelica. L'intérieur reste visible à l'œil nue. C'est aussi joli et cela date de la fin du seizième siècle. Remontant la vallée qui est fait d'un humus dont la couche superficielle du globe remonte à l'origine du monde des anciens. D'Ornano, dit Sampiero Corso. Né en 1498, où il fut capi-

taine Corse au service de la France. Puis, il fut assassiné en Corse, le 17 janvier 1567.

Redescendant la vallée du Prunelli, marchant à grands pas vers le village, il remémorait l'histoire. Il songea à cet homme dont le connétable de bourbon disait qu'à lui seul, il valait dix mille soldats dans la mêlée, et partant dans l'impétuosité à la guerre comme en amour, il faisait rentrer dans l'histoire ce dernier et glorieux essai d'indépendance contre gènes. Le souvenir de cet homme restera vif en nous, disait les villageois.

— Dis-toi bien Mickelli que les anciens villageois ont bien connu ce grand homme, ils avaient marchés à ses côtés en criant comme tout le monde : « A nous l'indépendance » Mickelli, prêtant tout l'attention à son père et à ce qu'il venait de lui dire, il se mit aussitôt à pleuré :

— Mais, pourquoi pleures-tu, Mickelli ?

— Je regrette seulement de ne pas l'avoir connu, je sais qu'il était très indomptable.

— Certes, je suis sûr d'une chose, qu'il t'entend en ce moment, et il serait très fier de toi, mon garçon !

Et, plongeant la main dans sa poche, en sortie deux petites friandises, il lui avait tendu, et tout à coup, il se sentit rassuré.

Se souvenir d'une impression ineffaçable, ses larmes l'ont touché. Son père l'avait souvent regardé, il n'avait jamais pleuré, jusqu'à aujourd'hui, restant dans le même état, Mickelli conserva cela comme un secret d'homme.

Bastelica, pénétrant profondément dans le cœur, a de la richesse au sol. Sa vaste étendue d'eau, ses terres cultivées, et ses clôtures boisées font parties de l'histoire authentique, quelques anciens habitants s'en souviennent. Ils ont tous partagés, ses moments forts dans leurs maisons délabrées, remettant en bon état chaque pièces du logement, des caves aux greniers, des étables aux écuries, des grands poulaillers aux grandes porcheries. Or, en 1729,

vint à passer un paysan de Bozio, chargé des obligations du fisc, incita les autres paysans à une grande émeute. La nouvelle gagna rapidement les villages voisins ; puis ce fut le grand soulèvement populaire. Un sol tourmenté, jeter dans l'abattement par l'état extrême de la pauvreté. Ils avaient tout à revoir, mais leurs forces s'affairaient sur des sommes considérables, si bien que, dix-sept années plus tard, plus soucieux de leurs avenir, ils avaient forcé la main, et la colère les emportèrent, à leur tour de manifestés et de défendre leur patrie. Mais bien sûr, les parents de Mickelli étaient encore de très jeunes mariés, et travailleurs comme tout le monde.

Sa mère n'exerçait aucun métier. Elle commençait à peine à écrire son deuxième livre.

Une issue heureuse. Au jour le jour ; sa vraie valeur s'accroîtrait, et ils vivaient modestement dans une belle maison. Sur le chemin du retour Sampiero les voyants, à quelques mètres devant les paysans, disposer en files sur son cheval, d'autres à charrettes. Il y en avait très peu de charrette à ce moment là, Certes, n'en voyaient-ils passer trois ou quatre par mois, soulevant, en même temps qu'un nuage de poussière, et l'immense curiosité des villageois.

Les paysans, lâchant leurs outils dans les champs, arrivaient en hâte au bord des chemins en criant : « Petrus Cyrnoeus ! Voilà Petrus Cyrnoeus ! » Et, à la vue d'un tel regard, ils demeuraient stupéfiés d'étonnements, comme ne le sont plus de nos jours, et depuis bien longtemps, les peuplades les plus primitifs de la Corse.

Mickelli et son père ont une autre distraction des plus captivantes : la pêche au lancer. Leurs tirs de précisions étaient aussi rapide qu'un éclair. Ils restèrent des heures entières à attraper des truites. Ah ! Quelles truites ! Truites saumonées. Ils manifestèrent une telle agitation au bout de la longue ligne que Mickelli ne put s'empêcher d'éclater de rire. Néanmoins, tous leurs efforts les ont essoufflés...

Un moment propice pour tous les grands pêcheurs, les rivières sont extrêmement poissonneuses entre le Monte Vaglierba et le Tafanato. Celui du Golo est le plus important cours d'eau de la montagne, de ce versant et ainsi que l'île tout entière. Quant à la source, elle se prend dans les montagnes de la chaîne centrale. Les touristes considèrent les paysages du point de vue de son aspect très pittoresque. Ils avaient bien envies de rester dans cette île, si troublante, si paisible et à la fois envoûtante, mais lorsqu'ils quittèrent l'île, ce fut avec beaucoup de tourment et de nostalgie.

Les amis de Mickelli venaient quelques fois avec lui, pêcher au bord de la rivière. Son père fit un point de repère, afin qu'il ne s'éloigne pas trop. Mickelli tenait dans sa poche une superbe boussole, il adorait la contempler, surtout quand l'aiguille se tournait toujours vers le nord. Puis, il accéléra sa marche en poussant des petits cris :

De là, il fut heureux d'être ici, et il s'en donna à cœur joie !

Munies de leurs cannes à pêches, ils avancèrent tous deux, doucement en se remettent dans la bonne voie.

Tu es très bien ici, Mickelli. Et, il répondit consciencieusement : Oh ! bien plus que tu le pense, mais. Il y a un mais, c'est quoi !

— C'est maman, tu sais comment elle est, si soucieuse, si fragile, son inquiétude crispe son joli visage :

— Voilà ! Que tu remplis avec soin tous tes devoirs ! Ta mère en sera ravie ! Elle va peut-être, nous préparés un de nos plats préférés ! Elle comprendra j'en suis sûr ! Elle est si douce et tellement belle.

Soit dit en passant, il fut jadis où la mère de ce grand homme était active elle travaillait beaucoup, quant à la manière qu'elle avait de cultiver son champ, certes, ce fut impressionnant, elle ne mettait pas plus d'une journée pour tout finir, c'était une vraie battante. C'est sans doute héréditaire !

Mickelli dressa l'oreille. Mais que veut dire, ce mot, héréditaire !

La question se posa instinctivement :

Trimbalant son seau contenant des superbes truites à mi-chemin, près d'un gros arbre, Mickelli c'est assit, son père vingt derrière et lui dit : Tu vois le mot héréditaire, cela veut tout simplement dire une gêne transmise de génération en génération.

— Donc, en un mot, tu veux dire qu'on peut avoir la même maladie.

— Voilà mon garçon, tu as tout compris.

Lentement, ils se dirigèrent vers la route communale, là où vint à défilé de nombreux enfants qui criaient en marchant à grands pas dans la direction de Bastelica. A peine arrivée, ils étaient tous là, en plein cœur du village à nous accueillirent les bras ouverts, avec des grands sourires aux lèvres qui, en disait long. Et, c'est alors qu'ils réclamèrent des bonbons au père de Mickelli, il glissa la main dans sa poche pour y en sortir des dizaines de friandises, et les jetas à tous, les enfants courraient les ramasser, et aussi vite qu'un éclair foudroyant.

Leurs intuitions avaient pris le dessus, et cela sans interruption, je vous l'assure.

Le soir au cours du dîner, Mickelli et son père en parlèrent encore, et quand leurs regards se croisèrent, ce fut sur cette vision d'esprit, merveilleuse. Oh ! Oui, ce fut impressionnant, intéressant en un record, comme un éclair fulminant.

Dés, le lendemain matin, avant que les paysans partent aux champs, ils s'immobilisèrent tous au bord de la route, prêt à entendre la curieuse nouvelle, le boulanger, le boucher, l'épicier, le maire bien sûr, assis sur un banc. Quelle attente, quel événement guettaient leurs curiosités. L'état des enfants ! Ils sont si soucieux de leurs avenir.

Enfin, le temps futur (arrive bien trop vite :) Il fut un jour inoubliable où le père de Mickelli, relevant le front de son journal, lui avait raconté avec dignité :

— Et bien, vous l'ignorez, voilà un grand événement ! Ils ont vu passer l'Empereur des Français !

Ils dressâmes l'oreille. Que signifiait cet acte majestueux, rempli d'étonnement ? La suite survint aussitôt :

Les paysans approchant à petit pas, Napoléon 1<sup>er</sup> regardait soigneusement tout autour de lui. Son épouse, Joséphine de Beauharnais, elle était l'une des femmes la plus connue à Paris. Une des « merveilleuses » de l'époque. « Ce fut la femme que j'ai le plus aimée » disait Napoléon. Partant de Corse, traversant la France, l'Italie et, s'arrêtant à Rome, en bout de course, assurant une brillante victoire avec la force de ses soldats qui filaient à toute allure jusqu'en Allemagne, et en passant aussi par Moscou, demeurant ainsi dix-sept jours au plus du voyage. Cet empereur s'appelait Napoléon Bonaparte.

Or, le 5 octobre 1795, il participait à l'écrasement de l'insurrection royaliste contre la convention à la demande de Barras. Le 11 octobre 1795, Fréron prononce le nom de Bonaparte à la convention. Et le père de Mickelli ajoutait :

— Il avait circulé, ici devant cette place ! L'empereur des Français, vous vous rendez compte ?

Leurs rêvent se finissaient finalement.

Le soir, dans leurs lit, ils en parlèrent interminablement, son père et Mickelli. Et, — quand leurs yeux se refermèrent, ce fut sur la vision de Napoléon Bonaparte, victorieux. Ce fut un éminent homme courageux, fascinant. A l'âge de neuf ans quand il quitte Ajaccio, Napoléon était déjà un enfant indépendant et d'un esprit fort. Il reconnut plus tard : « Je ne craignais personne, je battais l'un, j'égratignais l'autre. Je me rendais redoutable et irrésistible aux yeux de tous. »

Aussi, le lendemain, bien avant son arrivé, les villageois étaient tous émus, à attendre le prodigieux empereur des Français, le maire, l'épicier, le boucher, le boulanger et tous les paysans du village, assis sur un banc en pierre. Que d'impatience, que de commentaires pour aveugler leur attente. L'empereur des Français ! Ils le désiraient de toutes leurs forces, de toutes leurs âmes.

Enfin, semblait surgir un attroupement au bout du chemin, ils se précipitèrent, crièrent, affairèrent le village (dans leurs imaginations, du moins.) Soudain, il s'approchait de plus en plus avec ses troupes, c'est l'empereur des Français !

Les paysans s'écrièrent :

— Le voilà ! Regardez, il vient de défiler devant notre demeure sans s'arrêter, comme toute les autres d'ailleurs !

Tremblotant d'allégresses et de craintes, ils regardèrent de tous leurs yeux, mais il ne refluèrent pas...

Cependant, le village de Bastelica se révélait, quoi qu'en pensent les paysans ; ils paraissaient allègres, et Napoléon redoutable, indépendant et connu, cet empereur, ce Corse, qui à fait du chemin dans toute la France, qu'il jugeait sans doute indignes de l'honneur de la voir dépas-

ser, cet empereur fougueux à fier allure, passant comme l'éclair et tuant des milliers de vies humaines et d'un esprit redoutable, eh bien, cet empereur, ils ne le croyaient pas ! Que dévoilait-il ?

Derrière les paysans, trottait à une allure très mesurée, quelque chose comme des sabots de fer, tirant seulement le cheval et l'attachant à une poutre basse en bois, Napoléon s'arrêta à l'auberge du village, un court instant, puis reparti avec ses troupes, sans répit et sans relâche ! C'était tout ça la gloire de Napoléon, dont le père de Mickelli, tout à l'heure à table, lui avait relaté sa véritable « monarchie » avec courtoisie et noblesse d'un empire majestueux, tandis que le régime établi poursuivait, sous son impulsion, réforme et adaptation : enseignement, urbanisme, économie, beaux-arts, création du code

Napoléon donnant une base juridique à la société issue de la Révolution...

Quand tout fut terminé et que l'attroupement se fut arrêté, le père de Mickelli en tira un résultat actif :

— Et voilà ! Quant on t'en parlera, tu pourras dire qu'il est passé ici, l'Empereur des Français !

Presque pleurant, il n'osait murmurer :

— Moi, j'l'ai pas connu, l'Empereur des Français !

Son père bondit :

— Comment Mickelli, tu ne l'as pas connu ? Je viens de te le décrire, l'Empereur des Français !

Les autres se mirent aussitôt à rire, le fixant d'un air narquois. Leur rire intense et offensant, affectant de le considérer comme un pauvre naïf, un petit gars s'adressait par-dessus lui, au pouvoir, représenté en l'espèce par son père, chef de la maison. Il était sûr, il était certain, que leur antipathie coûtait la sienne. Seulement, leurs moqueries semblaient les croître à leurs propres yeux. C'est là une des figures de l'indignité de l'âme infâme.